

JODI LYNN ANDERSON



Les Treize SORCIÈRES

1. La voleuse
de mémoire

JODI LYNN ANDERSON

Les Treize
SORCIÈRES

1. La voleuse
de mémoire

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Guilton

 le petit homme

Ceci est une œuvre de fiction. Les références à des événements historiques, des personnages réels ou des lieux existants sont faites de manière fictive. Tout autre nom, personnage, lieu ou événement est le fruit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes existants ou ayant existé serait une coïncidence.

Pour Harry, qui m'a sauvée si souvent



PROLOGUE

Dans la cour pavée d'un hôpital situé à l'orée des bois, un fantôme aux yeux rouges fait les cent pas devant le bâtiment de la maternité, attendant la naissance d'un enfant.

Depuis des décennies qu'il hante Saint-Ignace, ce fantôme a vu défiler bien des visiteurs et des patients, des cas désespérés jusqu'aux chanceux ne souffrant que de petits bobos. Planté devant cet hôpital, en temps de paix comme en temps de guerre, il a entendu naître plus de bébés qu'il ne pourrait en compter.

Aussi, lorsque des pleurs s'élèvent dans l'aile gauche, suivis de rires soulagés puis de nouveaux pleurs, il comprend immédiatement ce que cela signifie : un événement rare, miracle sans pareil, vient de se produire.

Et tandis que les autres spectres de la cour vaquent à leurs occupations, le fantôme aux yeux rouges flotte jusqu'à la fenêtre afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur du bâtiment.

C'est alors qu'arrive une chose inattendue. Un phénomène auquel le fantôme n'avait encore jamais assisté durant toutes ces années.

La nuit, soudain, se fige. Un silence absolu envahit la forêt, et le ciel sans lune se voile de nuages. Une chouette hulule en direction des étoiles, puis se tait. Un chat discute avec un moustique, l'avale et se sauve en courant. Les feuilles chuchotent un peu moins fort. Sentant une ombre approcher, signe de la présence d'une sorcière, tous les fantômes de Saint-Ignace s'enfuient dans la forêt, traversent les murs, disparaissent dans la nuit. Tous, sauf un... qui se cache... et observe.

Lentement, deux femmes émergent du couvert des arbres.

La première, triste et mélancolique, a un visage assez banal. Ses mains s'ouvrent et se referment dans le vide comme pour attraper quelque chose qui n'est pas là. D'étranges papillons de nuit translucides voletent derrière elle au milieu d'un nuage de poussière; on dirait qu'elle vient de sortir d'un placard rempli de vieilleries. Sa compagne est beaucoup plus effrayante. Ses yeux bleu pâle aux minuscules pupilles noires sont entourés

de cercles concentriques violets, et son sourire dévoile une rangée de dents pointues. Des montres à gousset sont suspendues à son cou, si nombreuses qu'il est impossible de les compter.

La sorcière à l'air triste ouvre les portes de l'hôpital d'un geste du poignet et s'avance à l'intérieur, tandis que celle aux yeux bleus reste dehors. La nuit attend. Les animaux attendent. L'air attend. Infirmières, médecins et patients continuent à déambuler sans s'apercevoir de la présence des deux sorcières, invisibles aux yeux des vivants.

Enfin, la sorcière triste ressort sans bruit par la grande porte, avec une bosse sous son manteau.

– C'est fait ? l'interroge l'autre.

– Oui, répond la première, dont les manches laissent échapper des papillons de nuit. J'ai lancé ma malédiction. La mémoire de M^{me} Oaks m'appartient, désormais. Elle ne se souviendra de rien – ni de nous, ni de nos secrets, ni du don de clairvoyance, ni d'elle-même.

La sorcière aux montres réfléchit un instant, les lèvres pincées, en contemplant les papillons. Puis elle pose les yeux sur le manteau de sa compagne.

– Et ça ?

– Personne ne se souviendra de lui non plus.

Les pans du manteau s'entrouvrent pour révéler un bébé, suspendu dans les airs au niveau du ventre de la

sorcière triste. Celle-ci lui adresse un sourire terrible, à la fois affamé et désespéré.

– Étrange, commente la sorcière aux yeux bleus. Les Oaks ont toujours des filles, normalement.

L'autre convoite visiblement ce bébé. C'est le genre de sorcière qui semble convoiter beaucoup de choses.

– Puis-je le garder ? demande-t-elle.

La sorcière aux montres observe l'enfant avec une grimace dégoûtée et agite une main. Le petit s'élève doucement entre les deux femmes et se met à pleurer.

– Je ne veux plus entendre parler de cette famille, déclare la plus terrifiante des deux créatures. Cet enfant est leur dernier héritier ; il vient avec moi.

– Qu'allez-vous faire de lui ?

Le regard bleu, aussi vide et froid que celui d'un reptile, se tourne vers l'océan, qui est pourtant hors de vue.

– C'est une belle nuit pour plonger au fond de la mer, murmure-t-elle.

Elle attire le bébé à elle et laisse retomber les pans de son manteau sur lui tels des rideaux.

Les deux sorcières échangent un regard entendu. Leurs cœurs sombres battent au même rythme syncope. Puis, aussi vite qu'elles étaient apparues, elles s'évanouissent dans la forêt.

Personne, à l'exception des arbres, des rochers, des araignées, des criquets et des chats, ne les a vues.

Personne d'autre qu'un fantôme curieux aux yeux rouges qui porte une marque autour du cou.

Les spectres ont une éternité de nuits interminables à remplir d'histoires, de rumeurs et de légendes. Mais comme ils s'étaient tous enfuis, aucun d'eux, au cours des conversations chuchotées dans cet hôpital, n'évoquera jamais ce qui vient de se passer.

Aucun ne racontera que deux sorcières sont venues à Saint-Ignace pour régler leurs comptes, en volant les souvenirs et le premier-né d'une certaine Annabelle Oaks. Ni que celle-ci, les sentant arriver, a tout juste eu le temps de cacher un autre bébé. Aucun n'évoquera l'erreur fatale commise par la sorcière triste qui a confondu deux enfants (parce que le deuxième, très sage, a eu la bonne idée de ne pas faire de bruit), condamnant ainsi un innocent alors qu'un autre était sauvé. Pour des raisons qui le regardent, le seul fantôme au courant de cette histoire refuse d'en parler.

Ce soir-là, les criquets patientent encore un peu dans l'herbe avant de reprendre leurs stridulations. Le brouhaha habituel de la forêt redémarre peu à peu. L'instant est passé.

Le spectre, hargneux et agité, gardera son secret. Mais jusqu'à quand ?



PREMIÈRE
PARTIE



CHAPITRE 1

C'est la nuit où j'ai décidé de brûler mes carnets d'histoires que tout a commencé. Que je me suis retrouvée embarquée dans une nouvelle vie, peuplée de dangers et très différente de celle que j'avais menée jusqu'à présent.

Ce soir-là, comme c'est souvent le cas, je suis avec Gempa. On est assises dans mon jardin et je lui lis ma dernière création.

Elle parle d'une femme endormie sur un tas de plumes blanches, refusant de se réveiller malgré tous les efforts de sa fille qui ne cesse de la secouer. Pendant des années et des années, cette femme est ainsi plongée dans un profond sommeil.

Puis, un jour, la fille découvre une magnifique plume d'un noir scintillant au milieu de toutes les blanches. Elle l'arrache et, soudain, le tas de plumes frissonne. La fille comprend alors que sa mère est endormie sur le dos d'une gigantesque bête, qui la retient prisonnière d'un enchantement.

Dérangée par les mouvements de l'animal, la mère se réveille et tombe sur le sol. Sa fille et elle se réfugient dans un petit village tout au bout de la Terre. Là, en sécurité, elles peuvent vivre heureuses jusqu'à la fin des temps.

Gempa m'écoute en silence, les yeux baissés vers les vagues qui fouettent les rochers en contrebas du jardin. Elle resserre les pans de son manteau autour d'elle pour se protéger de la fraîcheur du soir. Le gros trait de crayon pour les yeux qu'elle s'est dessiné aujourd'hui lui fait une drôle de tête. Elle doit s'en rendre compte, car elle n'arrête pas de passer son pouce dessus, comme pour l'effacer. Si son but était de paraître plus âgée, c'est raté. Je ne sais pas pourquoi elle se maquille ainsi alors qu'elle est bien plus jolie au naturel.

Lorsque je relève le nez de mon cahier, elle a les sourcils froncés. Je peux décrypter environ mille vingt et une expressions différentes chez mon amie; celle-ci signifie clairement qu'elle n'ose pas me dire ce qu'elle pense.

– Quoi ? je demande. Ça ne t'a pas plu ?

– Si, si.

Elle se lève, s'étire, puis se rassied en continuant à gigoter sur son siège. Gempa a toujours été incapable de se tenir tranquille.

– C'est juste que...

Elle me dévisage en grattant la cicatrice qu'elle a sur la main depuis que, à l'âge de huit ans, nous nous sommes entaillé la paume pour devenir sœurs de sang. Ses taches de rousseur ressortent plus que d'habitude, signe qu'elle est mal à l'aise.

– Tu ne crois pas qu'on est un peu grandes pour ce genre de trucs ?

– Quel genre de trucs ?

– Tu sais bien... Les histoires de mères qui se réveillent... les fins heureuses... les contes de fées.

Ma gorge se noue brusquement ; je ne m'attendais pas à ça. Gempa a toujours adoré mes histoires ; c'est même grâce aux histoires que nous nous sommes rencontrées. Et puis... à quoi bon en écrire si elles se terminent mal ?

– Tu sais, reprend Gempa en rougissant, on est au collège, maintenant. Il est temps qu'on s'intéresse un peu à la vraie vie. On n'est plus des bébés.

Venant de n'importe qui d'autre, cette critique m'aurait laissée indifférente. Mais Gempa est ma meilleure amie. Et elle n'a pas complètement tort.

Soudain, je me surprends à nous détailler de près, toutes les deux. Gempa avec son crayon pour les yeux et le manteau à carreaux pour lequel elle économisait depuis Noël. Moi avec ma salopette trop large, mon tee-shirt trop petit et ma lampe-torche *Lumos* d'Harry Potter, que je porte autour du cou comme un drôle de collier. Ces derniers temps, il m'arrive de plus en plus souvent de remarquer combien mon amie a grandi, alors que je reste toujours la même.

– OK, je déclare en refermant mon carnet. Je vais la retravailler un peu, alors.

Gempa hausse les épaules et me sourit.

– Elle est quand même super, me rassure-t-elle. Je ne sais pas comment tu fais pour inventer tout ça.

Je lui donne un léger coup de genou. Elle et moi, c'est comme ça qu'on se soutient : chacune rappelle à l'autre ce pour quoi elle est douée. Gempa est la sprinteuse la plus rapide de Seaport et elle sait roter hyper fort. Moi, je suis petite et discrète, mais aussi très têtue, et j'ai beaucoup d'imagination.

Gempa se relève d'un bond.

– Il faut que je rentre. Maman fait des tacos ce soir. On se voit demain au collège.

Je ressens une pointe d'envie en me représentant la famille bruyante de mon amie dégustant des tacos.

Elle récupère son vélo dans l'allée, l'enfourche et s'éloigne à toute vitesse. Je la regarde partir tristement tandis que ses paroles tournent en boucle dans ma tête. Le moment est venu de faire un choix.

La pénombre règne dans la maison, où mon arrivée fait danser la poussière dans les rayons de lumière qui filtrent par les fenêtres. Je me dirige droit vers la cuisine. Je glisse mon cahier dans un interstice entre le frigo et le plan de travail. Ensuite, je prépare à dîner pour ma mère et moi : sandwiches à la banane et au beurre de cacahuètes, petits pois à la vapeur parce que c'est important de manger des légumes, et brioches à la crème en dessert. Je grimpe sur une chaise, j'attrape le sirop de chocolat sur l'étagère la plus haute du placard, et j'en nappe ma brioche. Puis j'engloutis mon repas en commençant par la fin, avant de disposer celui de ma mère sur un plateau.

Dans une petite pièce mansardée, tout au bout du couloir au deuxième étage, elle est assise devant son ordinateur, ses longs cheveux noirs ramenés derrière ses oreilles. Elle recopie le contenu d'un épais manuel. Son bureau est encombré de post-it : « Travaille », « Mange », « Prends tes vitamines ». Et sur sa main, elle a écrit au stylo : « Rosie ».

– Bon appétit, je lance en posant le plateau à côté d'elle.

Elle continue à pianoter sur son clavier durant plusieurs minutes, puis s'aperçoit enfin de ma présence. Son travail, horriblement ennuyeux, consiste à faire de la « saisie de données ». En d'autres termes, elle entre des informations dans un logiciel avant de les envoyer à son chef, qui vit à New York. Elle a noté son adresse courriel, ainsi que les horaires qu'elle est censée respecter, sur un post-it collé au coin de son écran. Elle termine toujours pile à l'heure.

Elle a aussi une petite télé constamment allumée sur une chaîne d'infos. Le reportage en cours est consacré à la disparition des ours polaires; sentant qu'il va me briser le cœur, je préfère éteindre. Ma mère réagit à peine. Elle me regarde juste d'un air perplexe, comme si elle avait du mal à s'habituer au concept même de mon existence.

Dans un silence rêveur, elle tourne les yeux vers la fenêtre qui donne sur l'océan.

– Il est là-bas, dehors, à nager et à m'attendre, murmure-t-elle.

C'est toujours la même rengaine.

– Qui, maman ?

Je n'espère pas de réponse, je sais qu'il n'y en aura pas. Quand j'étais petite, je croyais qu'elle parlait de

mon père, un pêcheur mort en mer avant ma naissance. Jusqu'à ce que je comprenne que les noyés ne pouvaient pas nager.

Je retape les coussins du lit afin de le rendre plus douillet. La vraie chambre de ma mère se situe un étage plus bas, mais elle passe la plupart de ses nuits dans ce bureau, parce que c'est de là qu'on a la meilleure vue sur la mer. J'ai donc fini par le décorer un peu, alignant sur une étagère des portraits de mon père, une photo d'eux ensemble, une de moi à l'école et un diplôme de stage de tir à l'arc déniché au fond du placard.

Bien que je n'aie pas hérité des talents artistiques de ma mère, j'ai également dessiné sur les murs. Sur une grande frise multicolore intitulée « Moments importants de la vie de Rosie », je note depuis des années tout ce qui me semble valoir la peine d'être retenu – le jour où j'ai perdu ma première dent, la date de mon excursion à Adventure Land avec l'école, mes victoires aux concours d'écriture et d'orthographe. La frise est entourée de fleurs et de points d'exclamation. À côté, une toise permet de suivre ma croissance, qui n'est pas très rapide. Enfin, j'ai peint un arbre généalogique, même s'il est presque vide à l'exception de mon père, de ma mère et de moi. Je n'ai jamais connu le reste de ma famille. J'imagine que je n'en ai pas.

Bizarrement, ma mère ne prête aucune attention à tout ça. Ni aux « Moments importants », ni aux photos, ni à l'arbre généalogique. Les murs pourraient aussi bien être blancs. Même moi, c'est à peine si elle me voit...

Quand j'étais plus jeune, je réclamaï souvent :

– Parle-moi du jour de ma naissance !

Bien sûr, je savais où et quand j'étais née, mais j'aurais voulu qu'elle me raconte ce qu'elle avait ressenti en me voyant pour la première fois. J'aurais voulu l'entendre dire que c'était comme recevoir une pile de lingots d'or et une île à Hawaï (ce que répétait tout le temps la mère de Gempa).

Chaque fois, ma mère me dévisageait longuement avant de répliquer : « Franchement, comment veux-tu que je m'en souviennne ? » sur un ton aussi agacé que si je lui avais demandé qui avait remporté la Coupe du monde de foot en 1976. Alors, à force, j'ai fini par renoncer.

Ma mère ne me fait jamais de câlins. Elle n'est jamais heureuse de me voir rentrer le soir ni triste quand je pars prendre le bus le matin. Elle ne m'interroge pas sur ma journée, elle ne fait pas de shopping avec moi, elle ne me dit pas qu'il est l'heure d'aller au lit. De toute ma vie, je ne l'ai pas entendue rire une seule fois. Elle a étudié l'histoire de l'art, mais elle n'en parle jamais. Elle ne

m'a pas raconté comment elle est tombée amoureuse de mon père ni même si elle l'a aimé.

Parfois, quand elle s'adresse à moi, on dirait que mon prénom reste coincé sur le bout de sa langue. Avant les rendez-vous avec mes profs ou chez le médecin, elle me demande comment se passent les cours ou comment je me sens, aussi concentrée que si elle révisait pour un contrôle. Et ça s'arrête là.

J'ai constaté depuis longtemps qu'elle ne me regarde pas de la façon dont les autres mères regardent leur enfant – comme un rayon de soleil dont on a du mal à détourner les yeux. En fait, elle me regarde à peine.

Malgré tout, je l'aime plus que n'importe qui au monde, parce que c'est la seule maman que j'ai. Si j'ai dessiné sur les murs, c'est pour l'inciter à m'aimer en retour. Et si j'écris toutes ces histoires, c'est sans doute pour me convaincre que j'ai le pouvoir de changer les choses – en inventant un sortilège, en affrontant un monstre ou en m'enfuyant avec elle. Malheureusement, Gempa a raison : ça n'arrivera jamais.

Et ce qui m'embête, c'est que je le sais aussi bien qu'elle.

Je ressors du bureau, j'allume ma lampe-torche *Lumos* parce que l'ampoule du couloir a grillé, puis je descends lancer une lessive à la cave. Dès que j'ai

fini, je remonte les marches grinçantes deux à deux.
Cet endroit me donne la chair de poule.

Enfin, je vais récupérer mon cahier coincé entre le
frigo et le plan de travail.

J'ai pris une décision.

Et sans que j'en aie conscience, cette décision va
tout changer.



CHAPITRE 2

Ma chambre à moi, magnifique, a été décorée par une mère que j'ai l'impression de n'avoir jamais rencontrée. Il y a bien longtemps, avant même ma naissance, elle l'a peinte de dizaines de couleurs vives, avec des arcs-en-ciel et des anges gardiens au plafond. Autour de la fenêtre, elle a écrit : « Voyez comme une simple bougie peut à la fois défier et définir l'obscurité » – ce qui, je l'ai appris plus tard, serait une citation du journal d'Anne Frank. J'aime la personne qui a tracé ces mots sur mon mur. Je rêve de cette maman, même si je ne la connais pas.

Au fil des ans, j'y ai ajouté ma touche personnelle, à commencer par des livres volés dans la chambre de ma mère : romans, ouvrages historiques, biographies

et livres d'art. Ils s'entassent sur les étagères, par terre et sur ma table de nuit. Je lui ai également emprunté un sifflet en argent gravé d'un coquillage, une paire de chaussons en soie et une boîte d'allumettes provenant d'un restaurant où elle a dû manger un jour. Il y a un deuxième lit en face du mien, ainsi qu'une couette et un oreiller de rechange dans le placard, comme si ma mère attendait toujours de la visite. J'ai transformé ce couchage d'appoint en forteresse pour mes peluches. Au-dessus, une vieille pendule égrène bruyamment les heures.

Moi aussi, j'ai collé des post-it un peu partout : « Dors bien », « Attention aux punaises de lit », « Fais de beaux rêves, ma chérie ». Et, sur le miroir : « Tu as grandi, ma chérie », « Cette dent de travers fait tout ton charme, ma chérie ». Des phrases d'encouragement qu'une mère ou un père normaux auraient pu prononcer, et qui me font du bien. Car si je me laisse aller à regretter de ne pas avoir de vrais parents, je risque de plonger dans un puits de tristesse sans fond.

Assise sur mon lit, je contemple l'histoire que j'ai lue un peu plus tôt à Gempa.

Puis je vais chercher toutes les autres, rangées dans mon armoire. Il y en a une bonne centaine. Mon cœur se serre. Ces récits ont toujours été un moyen de combler le vide en moi – un vide dont j'ignore s'il a été

laissé par ma mère, mon père ou autre chose. Grâce au pouvoir des mots, mes émotions deviennent une source de réconfort, un peu comme si je transformais de l'herbe en or.

Après avoir sorti mon stylo porte-bonheur et mon stock de cahiers vierges du tiroir de ma commode, je transporte le tout jusqu'à la poubelle en métal de la terrasse, juste derrière la porte de la cuisine. Je sais faire du feu, tout comme je sais régler le frigo, relancer la chaudière et commander ce dont j'ai besoin sur Internet avec la carte de crédit de ma mère. J'ai été obligée d'apprendre, puisqu'elle ne s'en chargeait pas.

Je déroule le tuyau d'arrosage au cas où, puis je craque une allumette que je laisse tomber dans la poubelle. Le papier s'enflamme aussitôt. Ces mots que j'ai mis si longtemps à extraire de mon cerveau, ces histoires de chiens blessés qui parviennent à rentrer chez eux, d'elfes qui offrent une nouvelle paire de poumons à un tuberculeux, de sauvetages risqués et de lumières dans la nuit... Sous mes yeux, tout cela se réduit en cendres soulevées par la brise.

Le rougeoiement des flammes illumine les arbres. Depuis la mer, la poubelle doit ressembler à un phare miniature dressé au milieu de la péninsule de Seaport, qui fait saillie sur la côte du Maine. Au-dessus de moi, un petit croissant de lune brille dans le ciel voilé.



TREIZE SORCIÈRES POUR DÉTRUIRE LE MONDE. À ELLE SEULE, ROSIE PEUT-ELLE LES ARRÊTER ?

Rosie vit avec sa mère, une femme qui semble tout oublier... même qu'elle a une fille. Un soir, la jeune fille déclenche subitement le pouvoir de voir les créatures surnaturelles. Elle découvre ainsi que sa mère est victime d'une sorcière qui vient chaque nuit voler ses souvenirs.

Rosie est désormais en danger. Pour sauver sa famille, elle doit éliminer la sorcière. Heureusement, elle peut compter sur sa meilleure amie et sur un jeune fantôme taciturne. Il se pourrait même qu'elle soit la descendante d'une lignée de chasseuses de sorcières.

« Une aventure bourrée de générosité. »
Kirkus Reviews

JODI LYNN ANDERSON

est l'auteur à succès de plusieurs livres jeunesse acclamés par la critique, dont la trilogie *May Bird* et *My Diary from the Edge of the World*.

Elle vit avec son mari, son fils et sa fille à Asheville, en Caroline du Nord.

Le Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-89754-354-9

